



**HAL**  
open science

## Dynamiques dialectales en périphérie : le cas d'Aléria

Gilles van Heems

► **To cite this version:**

Gilles van Heems. Dynamiques dialectales en périphérie : le cas d'Aléria. Mélanges de l'Ecole française de Rome - Antiquité, 2012, pp.447-460. hal-03806792

**HAL Id: hal-03806792**

**<https://hal.science/hal-03806792>**

Submitted on 14 Oct 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Dynamiques dialectales en périphérie : le cas d'Aléria

Gilles van HEEMS

G. van Heems, Université Lumière – Lyon 2, gvheems@gmail.com

Cette étude tente d'appliquer les concepts élaborés par la dialectologie moderne (dialectique centre vs. périphérie, métropole vs. colonie, concepts de langue véhiculaire, de *sabir*, de créolisation...) à la situation étrusque pour mieux comprendre les dynamiques spécifiques aux périphéries linguistiques dans cet espace linguistique et culturel. Aléria offre un *case-study* remarquable, puisqu'elle offre un patrimoine épigraphique relativement important en contexte colonial. C'est donc à travers une étude attentive des choix graphiques, linguistiques et formulaires de ces inscriptions que nous chercherons à mettre en lumière le rapport des « colons » d'Aléria aux normes linguistiques et 'scripturaires' en vigueur dans l'Étrurie péninsulaire et d'éclairer plus généralement le rapport « des » Étrusques à leur langue.

Langue étrusque, dialectologie, Aleria, variation linguistique, langue véhiculaire

This study attempts to apply the concepts developed by modern dialectology (center vs periphery and metropolis vs colony dialectics; concepts of *lingua franca*, *sabir*, creolization...) to the situation of Etruria, in order to better understand the specific dynamics we can observe in the linguistic periphery of this linguistic and cultural area. The colony of Aleria offers a remarkable case-study, because it offers a relatively large epigraphic patrimony in a colonial context. Through a careful study of graphic, linguistic and formulary choices of these inscriptions we can highlight what is the relationship Aleria settlers established with linguistic and writing norms which rule in peninsular Etruria.

Etruscan language, dialectology, Aleria, linguistic variation, *lingua franca*

## NORME, CENTRE ET PÉRIPHÉRIE

L'idée de travailler sur Aléria est née, lors de nos discussions préliminaires, de la volonté d'observer, en complément d'études centrées sur l'Étrurie propre ou sur le monde italique, les dynamiques spécifiques d'un établissement colonial. C'est que l'apparition, dans les années 1970, de la sociolinguistique, puis dans les années 1980 le renouveau de la linguistique variationnelle et la naissance de la « géolinguistique » des écoles anglo-saxonnes ont remis au cœur de la réflexion linguistique la dialectique complexe entre *centre* et *périphérie*<sup>1</sup>, et plus particulièrement sur les rapports linguistiques entre métropole et colonie. Si l'on considère comme « centre » le « lieu » géographique, mais aussi institutionnel et social, où

1. Pour l'arrière-plan théorique et une orientation bibliographique, nous nous permettons de renvoyer à van Heems 2009, ainsi qu'aux contributions qui précèdent pour les diffi-

cultés d'appliquer à une langue de corpus les principes et méthodes élaborées à partir des langues contemporaines.

est élaborée et fixée la norme linguistique, et comme «périphérie» l'espace éloigné du centre, mais qui, par sa position subordonnée, a vocation à suivre (volontairement ou non, peu importe) la norme, toute la question linguistique est de savoir quels peuvent être les comportements de cette périphérie par rapport à son centre.

Des nombreux travaux de linguistique aréale et de dialectologie que le sujet a entraînés, on peut retenir quelques principes, dont il s'agira d'évaluer la pertinence et la validité pour le domaine étrusque. En premier lieu, on sait qu'il existe, dans un même espace linguistique et sur une période de temps longue, deux tendances contradictoires :

1) la périphérie est propice aux archaïsmes : les dialectes périphériques ont donc tendance à être conservateurs, et à refléter un état linguistique antérieur à celui qui peut s'imposer dans les territoires plus centraux.

2) à l'opposé, les territoires périphériques ont une tendance à l'autonomisation, qui favorise le changement linguistique et débouche alors sur l'élaboration de normes propres et distinctes de celle de la langue d'origine. Une telle situation, toutefois, ne se rencontre que lorsque les liens politiques, commerciaux, culturels, etc. entre le centre et la périphérie sont distendus<sup>2</sup>.

Un autre apport potentiel de la linguistique générale sur la question des rapports linguistiques entre centre et périphérie ou métropole et colonie, liée cette fois au thème de l'expansion d'une langue et des contacts linguistiques, est celui de l'utilisation d'un idiome comme langue véhiculaire dans un espace donné où coexistent différentes langues, l'émergence de *sabirs* (ou *lingua franca*) et les phénomènes de créolisation. On appelle langue véhiculaire, la langue – naturelle ou élaborée à partir de deux ou plusieurs systèmes linguistiques, voire construite – utilisée par différentes communautés en contact dans un même espace et permettant la communication : ainsi en va-t-il du swahili en Afrique orientale, de l'anglais dans de nombreuses régions du monde ou situations linguistiques (communication scientifique ou touristique) ou encore de l'esperanto dans les milieux qui l'adoptent. Un *sabir* est une langue véhiculaire de type particulier : c'est une langue mixte élaborée pour remplir des fonctions communicatives bien précises et dotée pour cela d'une grammaire et d'un lexique limités; la *lingua franca* de la Méditerranée moderne en est une bonne illustration<sup>3</sup>. On parlera de créole, enfin, lorsque le *sabir* gagne un statut de langue maternelle pour partie ou totalité des locuteurs de la communauté concernée<sup>4</sup>. Il nous semble utile d'avoir ces concepts à l'esprit avant d'aborder la documentation étrusque, non pas pour nécessairement en retrouver des traces ou des illustrations dans la documentation disponible, nécessairement lacunaire, mais pour disposer de grilles de lecture potentielles.

Si les zones périphériques dans le monde étrusque ne manquent pas, le choix ne peut cependant se porter, compte tenu de ce qui a été dit précédemment, que sur Aléria. Cette colonie, dont l'existence est avérée tant par les sources littéraires que par l'archéologie, étape essentielle dans l'expansion occidentale du monde étrusque après la bataille d'*Alalia*, est, de toutes les zones d'établissement colonial et/ou

2. D'après ce que l'on sait des zones d'expansion coloniale étrusques, situées sur des territoires contigus ou tout au moins proches de l'Étrurie «métropolitaine» (Étrurie padane et campanienne – si l'on confère ce statut à ces territoires pourtant étruscisés de longue date –, Corse, Gaule méridionale, éventuellement îles Lipari) et dont la durée d'existence reste relativement brève, on devra s'attendre *a priori* à la première situation plutôt qu'à la seconde. Lemnos constitue assurément un cas particulier, mais difficile à trancher : tant que le statut de l'île (établissement colonial

secondaire ou isolat «tyrrhénien») n'est pas assuré, il est difficile, voire impossible de trancher entre un effet d'isolement linguistique ou d'évolution propre.

3. Pour une récente mise au point, voir Dakhlija 2008, en part. p. 14 *sq.* pour les définitions.

4. Voir, entre de très nombreuses références – la créolistique est un secteur de la linguistique en pleine expansion – Manessy 1995, qui offre un excellent point de départ pour l'étude de toutes les notions ici convoquées.

commercial<sup>5</sup> étrusque hors d'Italie, la cité qui a fourni le plus grand nombre d'inscriptions<sup>6</sup>. Aléria a pour nous le mérite de constituer indéniablement un « milieu colonial », dont nous devons observer de près la composition sociale, telle que la reflètent les tombes de la nécropole et les inscriptions. Nous nous demanderons de manière plus spécifique quel étrusque était employé dans la colonie, quelle fonction revêtait cette langue, et quel rapport elle entretenait avec l'étrusque continental. Nous chercherons ainsi à déterminer quel(s) centre(s) continental(/aux) joue(nt) un rôle normatif vis-à-vis de la colonie – étant bien entendu que plusieurs centres peuvent être en concurrence et qu'ils ont pu changer au cours de l'histoire du site.

#### CASE-STUDY : ALÉRIA

### La nécropole de Casabianda et son corpus épigraphique

La nécropole préromaine d'Aléria<sup>7</sup> s'étend sur le lieu-dit Casabianda, au sud-ouest de la cité antique, et comprend 178 tombes, intégralement fouillées par les époux Jehasse depuis les années 1960, et dont la typologie varie de la tombe à chambre et à *dromos*, bien alignée le long de la voie sépulcrale pavée, selon une typologie bien connue de l'Étrurie contemporaine, aux fosses à incinération. L'utilisation de la nécropole se fait entre le V<sup>e</sup> et le II<sup>e</sup> siècles av. J.-C. et s'articule en trois phases, mises en lumière par les fouilleurs :

- de ca. 500 à 340 av. J.-C. : première période; elle correspond à la première phase étrusque du site; 62 tombes (équivalent à 91 dépositions) datent de cette période;
- de ca. 340 à 259 av. J.-C. (*i.e.* conquête romaine de l'île) : deuxième période; ce laps de temps correspond à la phase d'expansion maximale de la nécropole, avec 83 tombes et 132 dépositions;
- de 259 au milieu du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. : troisième période; c'est une phase nettement plus pauvre, aussi bien en nombre de tombes (33 tombes pour 35 dépositions) qu'en quantité d'inscriptions.

L'important dossier des inscriptions d'Aléria<sup>8</sup> repose donc sur une datation fine et sûre. Il s'agit certes du plus gros ensemble épigraphique étrusque hors d'Italie (et de l'un des plus importants hors d'Étrurie), mais la moisson épigraphique reste modeste et conforme à ce que l'on peut attendre d'un centre colonial : la nécropole a livré 231 graffites<sup>9</sup>, presque tous de langue et d'alphabet étrusques,

5. Sans préjuger, en l'absence de données dirimantes, de la nature de la présence étrusque hors d'Étrurie. On notera toutefois que la présence étrusque sur les côtes de la Gaule méridionale est de plus en plus assimilée à une installation à long terme, voire à une présence coloniale : voir Morel 2006, en part. p. 40-43, l'ensemble du colloque *Marseille 2002*, ainsi que la première partie du catalogue *Lattes 2003*.

6. Cf. Gran-Aymerich – Jehasse 2006, p. 152; avec plus de 200 graffites étrusques dont une bonne vingtaine d'inscriptions à contenu linguistique élaboré (v. *infra* pour le décompte exact) le corpus d'Aléria apparaît sans équivoque et de loin comme le corpus épigraphique étrusque le plus riche hors d'Italie. Il s'agit d'un patrimoine épigraphique nettement plus consistant que celui fourni par la Gaule méridionale, qui compte, du Languedoc à la Provence orientale, moins d'une vingtaine d'inscriptions et graffites. Rappelons en outre que ces inscriptions, hormis le plomb de Pech Maho (*ET Na 0.1*) sont toutes fort brèves : v. la dizaine de graffites étrusques de Lattes (cf. Chr. Landes, dans *Lattes 2002*, p. 130 et n. 10-4, p. 136-137), ou ceux, moins nombreux, retrouvés à Marseille et Saint-Blaise (pour l'inscription de Saint-Blaise,

v. G. Colonna, dans *REE*, 64, 2001, n. 101, p. 433-435). Pour un panorama des inscriptions étrusques de Gaule méridionale, v. Colonna 2006, p. 663-669, avec bibliographie. Toujours en Occident, *l'Africa* apparaît comme moins riche encore, rassemblant au total trois inscriptions étrusques (la tessère de Carthage, les cippes de Tunisie, qui reproduisent cependant le même texte, et le disque de Gouraya; sur ce dernier, voir Briquel 2006).

7. Sur la nécropole, nous renvoyons principalement aux volumes fondamentaux de publication des fouilles (*Aléria I* et *Aléria II*); sur le site et son rôle dans l'histoire étrusque, on se référera avec intérêt à la récente synthèse proposée dans Gran Aymerich-Jehasse 2006, avec références bibliographiques.

8. Nous laissons de côté les (rares) graffites découverts dans l'habitat, pour la plupart encore inédits, comme le graffite (onomastique?) *[epie]* apposé sur le pied d'une coupe de la deuxième moitié du IV<sup>e</sup> siècle et un possible abécédaire; cf. Gran Aymerich-Jehasse 2006 p. 161 et 163 (fig. 7).

9. Et non 290 (173 pour *Aléria I*, 117 pour *Aléria II*) comme indiqué dans Gran-Aymerich – Jehasse 2006, p. 152.

étudiés et publiés par J. Heurgon dans les deux publications mentionnées; il s'agit toutefois, pour l'écrasante majorité d'entre eux (plus de 200), de simples marques unilitères et de sigles généralement considérés comme « commerciaux » portés sur la vaisselle, et que nous avons volontairement laissés de côté pour la présente étude. Nous n'avons par conséquent retenu qu'un « corpus utile » de 26 graffites susceptibles d'avoir un contenu onomastique ou lexical élaboré; il s'agit à peu près des inscriptions retenues par les *Etruskische Texte* à l'entrée *Corsica*, à quelques différences près. En particulier, nous avons exclu du corpus l'inscription *ET Cs 2.2* [= *Aléria I*, n. 5, p. 549-550], lue par Rix et ses collaborateurs, sur la seule base photographique, *aθial*; l'examen de l'apographe oblige à suivre la leçon proposée par J. Heurgon οvi, élément onomastique qu'il propose de rattacher à gr. Οivίας ou à une forme dérivée de ce nom.

La répartition de ces 26 inscriptions dans la nécropole montre que 10% des tombes de la nécropole contenaient au moins un objet inscrit (18 sur les 178 tombes fouillées); c'est une proportion modeste – Aléria n'est assurément pas un centre « lettré », comparable aux grandes cités d'Étrurie méridionale –, mais qui reste tout à fait dans les proportions observées dans d'autres centres plus septentrionaux<sup>10</sup>; d'ailleurs, si l'on inclut dans ce calcul les marques unilitères, la proportion de tombes à graffites augmente nettement : sur les 73 tombes publiées dans *Aléria II*, 32 offrent au moins un graffite (soit 44%); certaines tombes, comme la t. 177, contenaient une vingtaine de graffites. Enfin, on notera qu'aucune inscription ne date de la période successive à la conquête romaine (période III), mais que toutes les inscriptions sont concentrées sur les périodes I et II (21 inscriptions pour la période II, 5 seulement pour la période I).

Une fois ces remarques faites, il convient de se poser la question de savoir qui étaient les habitants d'Aléria qui utilisaient l'écriture. On fera remarquer que sur les 18 tombes ayant livré des inscriptions, 15 sont des tombes à chambre, et parmi elles se trouvent les tombes les plus grandes et les plus riches (même s'il n'y a pas de lien systématique, tant s'en faut, entre emploi de l'écriture et richesse de la sépulture). Il s'agit certes probablement d'une élite, et d'une élite qui se calque sur le modèle de l'aristocrate-guerrier de l'Étrurie côtière de l'époque de la migration vers la Corse (fin VI<sup>e</sup>-début V<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), mais cette frange de la population d'Aléria n'est pas pour autant assimilable à l'aristocratie continentale, dont elle défend les intérêts et adopte les modes de représentation, mais dont elle n'est pas nécessairement issue. Nous avons affaire à une société de colons probablement d'extraction moyenne ou basse, sans doute clients des grandes familles étrusques qui avaient part au commerce ultramarin, et dont l'activité principale se partage entre le négoce et la défense de la communauté : de fait les défunts, surtout dans la première période, sont souvent représentés en « guerriers », entourés d'armes. Il reste que ces personnages – certes non aristocrates – parviennent à un degré de prospérité remarquable, qui fait d'eux l'élite locale. On est ainsi tenté d'attribuer les graffites retrouvés dans la nécropole à cette classe de « guerriers/colons » qui ont été les acteurs principaux de l'étruscisation du site d'Aléria dans cette première phase de l'utilisation de la nécropole<sup>11</sup>. Une de nos tâches les plus délicates sera de déduire des rares inscriptions à notre disposition le comportement de cette classe sociale face aux normes linguistiques en vigueur ailleurs en Étrurie.

Enfin, on apprend par les inscriptions d'Aléria que, d'une part, on a affaire à une société plurilingue et, d'autre part, que l'étrusque est la langue de loin le mieux représentée dans la nécropole, devant les autres langues présentes (à savoir le grec, le latin et le punique). Ces autres langues sont en effet très rarement attestées. Ainsi, pour le grec, on ne compte – hormis quelques abréviations onomastiques – qu'une seule inscription élaborée, l'inscription

10. Aléria offre une situation assez proche de celle de Marzabotto, autre fondation à sa manière coloniale, qui comprend, d'après le dernier recensement (Sassatelli 1994, p. 193 sq.), 27 inscriptions (comput qui exclut les sigles et contre-marques sur *instrumentum*). Certaines cités d'Étrurie proprement dite – on pense à Roselle – ont une épigraphie

moindre.

11. Sur la société alérienne, v. Cristofani 1976, p. 96-97; Id. 1981, p. 439-440; Id. 1996; Torelli 1999, p. 253 sq.; Ambrosini 2007, p. 376-377. *Contra* Gran Aymerich-Jehasse 2006, p. 155, qui lie la présence de panoplies complètes dans certaines tombes à un statut social prestigieux.

## Δεμετρος πιον

portée sur un cratérisque cantharoïde à vernis noir de la t. 168 datant des années 300-275<sup>12</sup>; l'inscription, qui court autour du col et que l'on traduit par «bois en l'honneur de Déméter», a dû être incisée au moment de la déposition du corps, vers 270; elle attesterait ainsi la persistance au III<sup>e</sup> siècle de l'emploi du grec, peut-être limité à certaines familles issues de la première phase de la colonie. À côté de cette inscription et du graffite οινι, que nous avons déjà évoqué, la nécropole de Casabianda n'a livré que quatre éventuelles abréviations onomastiques sous forme de sigles bilitères ou unilitères en caractères grecs.

Les inscriptions latines sont, de leur côté, encore moins bien représentées : il n'y a qu'un seul texte certainement en langue latine. Il s'agit du graffite *L. Cai(us)* porté sur la panse d'un plat à vernis noir de la t. 141 du troisième quart du III<sup>e</sup> siècle<sup>13</sup>, qui remonte autrement dit à la phase romaine d'Aléria. En revanche, on sera plus prudent pour l'attribution du graffite lu par J. Heurgon *Tetinia* de la t. 3 (coupe campanienne des années 200-150)<sup>14</sup>, qui est certes en caractères latins, mais dont la langue apparaît comme fortement étruscisante; la base onomastique est elle, sans équivoque, étrusque<sup>15</sup>. Quant à la forme *klutius*, interprétée par l'éditeur comme une forme latinisée en caractères étrusques<sup>16</sup>, il nous semble également possible d'en faire une forme étrusque<sup>17</sup>.

Enfin, le punique n'est, pour sa part, possiblement représenté que par deux *aleph*<sup>18</sup>.

Par conséquent, si le dossier épigraphique de l'Aléria préromaine atteste la succession et/ou la coexistence d'au moins trois langues, sinon quatre, et rend probable la coprésence de locuteurs de ces langues (tout au moins pour l'étrusque, le grec et le latin) dans la colonie, si l'on peut même parler de commixtion linguistique – question sur laquelle il nous faudra revenir –, cette situation semble très largement favorable à la composante étruscophone, tout au moins pour les deux premières époques de la périodisation Jehasse. Bien entendu, il est impossible, en l'état de la documentation, de déduire du dossier épigraphique 1) le rapport entre ces langues et l'étendue de ce bi-, voire plurilinguisme; 2) l'existence d'une éventuelle situation de diglossie favorable à l'étrusque.

## Conservatisme colonial

L'étude des graffites d'Aléria confirme sur un point au moins le caractère conservateur du milieu colonial. Ce conservatisme, étant donné le faible contenu linguistique de nos graffites, se perçoit essentiellement dans le domaine graphique. Comme on l'a maintes fois fait remarquer à la suite de la première publication des fouilles de la nécropole<sup>19</sup>, les habitants d'Aléria suivent des normes orthographiques très particulières, et pas toujours cohérentes.

On signalera en premier lieu l'emploi du *kappa*, généralisé au V<sup>e</sup> siècle aussi bien devant /a/ (**2** *kailles*<sup>20</sup>) que devant consonne (**3** *klavtie*), qui se prolonge jusqu'au III<sup>e</sup> siècle (**4**, *klutius*, graffite daté par les éditeurs du deuxième quart du III<sup>e</sup> siècle). Le *kappa* est le seul graphème utilisé à Aléria au V<sup>e</sup> siècle pour noter l'occlusive vélaire non aspirée de l'étrusque; ni le <c> ni le <q> ne sont attestés, puisque la lecture *ceθnaja* proposée par les *ET* de l'inscr. **1** semble difficile à soutenir. En revanche, au début du III<sup>e</sup> siècle, le <c> est largement employé : on citera les formes *cuprei* (**7**), *curicne* (**14**), *antuce* (**10**) et *clu* (**24-26**), qui remontent à la première moitié du III<sup>e</sup> siècle. La permanence du *kappa* au V<sup>e</sup> siècle peut évidemment être interprétée comme un indice que les habitants d'Aléria suivaient les normes

12. *Aléria II*, n. 189, p. 351.

13. *Aléria II*, n. 225, p. 359.

14. *Aléria I*, n. 86, p. 571.

15. J. Heurgon, *loc. cit.* Le savant classe d'ailleurs ce texte parmi les inscriptions étrusques dans *Aléria II*, p. 361.

16. *Aléria II*, n. 216, p. 356-357.

17. Cf. *infra*.

18. *Aléria II*, nn. 221-222, p. 358.

19. Cf., déjà, Colonna 1973, p. 572; Benelli 2007, *ad tit.* 88, p. 206; Ambrosini 2007, p. 377.

20. Les numéros en gras renvoient aux inscriptions rassemblées en annexe.

graphiques septentrionales<sup>21</sup>; pourtant l'emploi du *sigma* dans *kailles*, qui est sans l'ombre d'un doute le génitif du prénom *kaile*, lui-même bien répandu en Étrurie méridionale, rend peu probable qu'on ait à l'œuvre la seule norme graphique septentrionale, ni même une commixtion de choix graphiques; on a plutôt affaire aux conventions graphiques méridionales «attardées». Dès lors on ne peut que mettre en relation les particularités graphiques des inscriptions d'Aléria avec les remarques faites par M. Cristofani<sup>22</sup> à propos du plomb de Pech Maho (*ET Na 0.1*), contemporain de nos plus anciennes inscriptions corses, et lié lui aussi à cet étrusque d'outre-mer et d'Occident :

*ve[n]elus. --aīš. -[*  
*zeke. kisnee. hekiu[*  
*veneluz. ka. utavuu[*  
*heitva. kiven. mīs[*  
*mataliaī. meļe[*  
*zik. hinu. tuzu[*

L'inscription de Pech Maho suit des normes graphiques semblables à celles d'Aléria à la même époque (V<sup>e</sup> siècle) : notation de la sifflante selon la règle méridionale (*i.e.* *sigma* pour noter le /s/ de génitif I : l. 1 *venelus*), mais emploi systématique du *kappa* pour noter le phonème /k/ (*zeke, kisne, heki, ka, kiven, zik*), à une époque où, en Étrurie méridionale, le *kappa* ne s'emploie plus au moins depuis deux générations<sup>23</sup>. Nous proposerions même d'aller plus loin dans l'analyse et de considérer que les textes d'Aléria du V<sup>e</sup> siècle tout comme le plomb de Pech Maho témoignent de la mise en place et de l'utilisation d'une graphie simplifiée, utilisant le *kappa* pour noter l'occlusive vélaire, aspirée ou non (cf. *zik* à Pech Maho, au lieu de *ziχ*, forme qu'on trouve déjà sur l'aryballe Poupé)<sup>24</sup>, le *sigma* pour noter indifféremment les deux sifflantes de l'étrusque, qui semble alterner d'ailleurs, à Pech Maho, avec le <z> (*veneluz*). Cette alternance <s>/<z> attestée à Pech Maho se retrouve ailleurs dans le patrimoine épigraphique de Gaule méridionale : à Ensérune, avec la forme *smeraz*<sup>25</sup>, qui atteste l'emploi des deux signes dans un même lexème, peut-être aussi à Saint-Blaise, avec le graffite sur amphore lu par G. Colonna *asu zufr(e)*<sup>26</sup>, si le <z> du second élément onomastique marque bien une fricative (et non l'affriquée /tʃ/ comme en étrusque «continental»); de même, on notera avec intérêt qu'à Gênes, établissement qu'on considère aujourd'hui comme une colonie étrusque<sup>27</sup>, qui appartient à cet axe d'expansion étrusque qu'a été l'arc catalano-provençal, on trouve également un probable emploi de <z> pour noter le phonème /s/<sup>28</sup>, si du moins la séquence ligaturée <zr> portée sur le fond d'une *kylix* attique à v. n. du IV<sup>e</sup> siècle est à rattacher à des formes étrusques en *sr-* ou *-sr*<sup>29</sup>.

Si, donc, on est en droit d'estimer que l'on a affaire, sur tout le pourtour nord-occidental de la Méditerranée aux VI<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècles av. J.-C., à une sorte d'alphabet simplifié, dont les choix ne sont pas, en tous les cas, réductibles à ceux des grandes métropoles de l'Étrurie contemporaine, il faudrait pouvoir en expliquer la genèse et le succès. Une telle réforme ne peut se comprendre, nous semble-t-il, qu'en lien

21. Telle est l'interprétation généralement admise : v. déjà M. Cristofani, dans *REE* 41, 1973, n. 161, p. 354-355.

22. Cristofani 1996 [= Cristofani 1993], p. 83-86.

23. On place communément le passage, en Étrurie méridionale, du système à trois graphèmes <c, k, q> au seul <c> à la fin du VI<sup>e</sup> siècle (cf. Colonna 1976, p. 16-17).

24. *ET Cr 0.4*, fin du VII<sup>e</sup> siècle.

25. Bats 2011.

26. Cf. G. Colonna, dans *REE*, 64, 2001, n. 101, p. 433-435; cf. dernièrement J.-Chr. Sourisseau, dans *Lattes 2003*, n. 1-24, p. 70, et Colonna 2006, p. 664, où l'auteur insiste sur la paléographie «coloniale» du graffite.

27. Sur la Gênes étrusque, voir Melli 2006, Giannattasio 2007,

p. 120-123, et le vaste *aggiornamento* offert par le catalogue de l'exposition *Gênes 2004*, en part. p. 285-307. On a très tôt rapproché, du point de vue du contenu, les inscriptions d'Aléria de celles de Gênes et, plus généralement, de celles des colonies étrusques en plaine Padane (Adria, Spina, Marzabotto) ou ailleurs (Fratte, Populonia) : cf., en dernier lieu, Melli 2006, p. 621 et n. 9, avec bibliographie antérieure.

28. Qui alterne d'ailleurs plutôt avec <ś> dans cette colonie, qui est, contrairement à ce qu'on observe à Aléria, bien attesté dès le V<sup>e</sup> siècle : voir le fameux galet inscrit *mi nemetieś* (Colonna 2004, n. 8, p. 303-304).

29. Colonna 2004, n. 5, p. 302.

avec le développement et l'utilisation de l'étrusque comme langue véhiculaire dans ces régions : les inscriptions d'Aléria, comme, du reste, les graffites archaïques de Gaule méridionale, attesteraient ainsi un étrusque de « marchands », utilisé et diffusé aux VI<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles par les commerçants étrusques qui utilisaient les routes occidentales, celle d'Aléria, tout comme celle de la Gaule méridionale, et servant de langue de communication avec les communautés locales (celtes, ligures). On sait d'ailleurs que plus à l'ouest, à des époques comparables, l'ibère a servi de langue véhiculaire dans des communautés et des régions où il n'était pas langue vernaculaire<sup>30</sup>. Les choix graphiques observés dans les inscriptions d'Aléria les plus anciennes s'expliquent ainsi par le statut dominant de l'étrusque dans des régions et des communautés ethniquement et linguistiquement mixtes. Cette hypothèse permet d'ailleurs de rendre compte de certaines particularités du corpus d'Aléria, à commencer par la prédominance de l'étrusque et son emploi par des personnages de toute évidence non étrusques, comme le fameux *klavtie*, s'il est bien romain et non cérique<sup>31</sup>, ou, plus tard, *antuce*, si l'on a affaire à un nom grec<sup>32</sup>. Dans tous les cas, la situation « coloniale » ou « emporique » d'Aléria se prête naturellement au développement d'un étrusque simplifié servant à la communication interne à la communauté<sup>33</sup>.

À partir du IV<sup>e</sup> et surtout au III<sup>e</sup> siècle, en revanche, on peut parler de commixtion de systèmes graphiques : le *san* apparaît et concurrence le *sigma* pour noter le phonème /s/, selon les normes septentrionales (*klutiús 4*, *anaies 17-18*, peut-être *sitele 5*), sans toutefois, comme on l'a vu, que ce dernier disparaisse dans cette fonction. Ainsi, on comparera avec intérêt les graffites **7** et **8**, de la même tombe (t. 52)<sup>34</sup>, qui évoquent de surcroît un même personnage, dont le nom est différemment orthographié : sur la *kylix* protocampanienne (**7** *uinia caθrnies*), il suit la norme méridionale, mais sur une coupe campanienne de la même tombe (**8** *mi uiniaś caθrniśla*), le rédacteur opte pour les normes septentrionales – changement qu'il est d'ailleurs difficile d'apprécier : les textes sont-ils dus à des auteurs d'origine géographique différente ? Est-ce le reflet de modèles graphiques concurrents ? Nous nous bornerons à faire remarquer que l'inscription **8** apparaît comme plus élaborée (élément onomastique indirect au génitif articulé) que l'inscription **7**, dont la structure est plus « accidentée » (marque de propriété au nominatif, puis séquence *mi cuprei*). Cette commixtion de systèmes graphiques, doublée d'une grande variété de réalisations paléographiques, souligne qu'Aléria n'est pas à la tête d'une tradition graphique unitaire, mais qu'au contraire, sans doute à cause d'une population mixte, accueillant des Étrusques venus de différentes régions, mais aussi des « étrangers » (Grecs et Romains peut-être), elle subit des influences variées et parfois « contradictoires ». Ce qu'il importe de noter, c'est que le succès qu'obtient la norme graphique septentrionale au III<sup>e</sup> siècle à Aléria est inséparable d'une convergence avec les pratiques paléographiques et épigraphiques de Populonia et de l'île d'Elbe<sup>35</sup> : ainsi, pour la paléographie, on citera le <h> en forme d'échelle des inscriptions **17** et **18** *hevl* : *anaies* : *mi*, identique, comme l'a signalé A. Maggiani<sup>36</sup>, à ceux de Populonia. Populonia – on ne s'en étonnera guère, vu qu'elle est le point de départ d'une des deux principales routes menant d'Étrurie à la Corse et vu qu'elle est l'un des fers de lance du commerce étrusque – est ainsi la cité étrusque qui, au III<sup>e</sup> siècle, influence le plus les pratiques graphiques et linguistiques d'Aléria ; en ce sens, elle concurrence ou remplace celle de Caéré, qui prédominait au V<sup>e</sup> siècle (cf. le fameux graffite *klavtie*)<sup>37</sup> : on ne s'étonnera pas de cette domination cérique au cours de la première phase étrusque de la colonie ; on sait par Hérodote qu'*Agylla* avait joué un rôle central dans la coalition étrusco-carthaginoise qui mit à mal la flotte phocéenne en 535. Caéré et Populonia doivent ainsi apparaître comme deux des principaux centres qui, dans l'histoire de la colonie corse, ont eu une influence normative prépondérante (par l'intermédiaire de l'installation de colons originaires de ces cités).

30. de Hoz 1993 ; Id. 2011.

31. Les termes du débat sont déjà posés par J. Heurgon, dans *Aléria I*, n. 10, p. 551 ; cf. Benelli 2007, *ad tit.* 88, p. 206-207. Actuellement, on a tendance à faire de ce personnage, à la suite de J. Heurgon, un Romain installé en Corse.

32. *Aléria I*, n. 54, p. 564.

33. Cf. encore, *infra*.

34. *Aléria I*, nn. 50-51, p. 560-562.

35. Maggiani 1992, p. 182 *sq.*

36. Maggiani, *loc. cit.*

37. Sur la question, voir, dernièrement, Maggiani 2006, p. 445, avec références bibliographiques.

## Étude des formulaires

L'examen du contenu linguistique et formulaire des inscriptions se révèle lui aussi intéressant, malgré le nombre somme toute réduit d'inscriptions. L'examen des formulaires onomastiques avait été rapidement mené par M. Cristofani, à partir des inscriptions publiées dans *Aléria I*, lors du colloque sur *L'Etrusco arcaico*<sup>38</sup>; on en complètera les conclusions ici en intégrant les données d'*Aléria II* et en proposant également une étude des formulaires non onomastiques.

Pour les formulaires onomastiques, comme cela a été mis en avant dès la publication des inscriptions, la grande particularité du corpus est de privilégier les formules onomastiques monomembres.

*Formules purement onomastiques*<sup>39</sup>

Cinq inscriptions n'indiquent que le prénom ou le nom individuel, si l'on ne veut pas se prononcer sur la nature exacte de l'élément, ainsi que sur la « nationalité » et le statut de celui qui le porte, soit au nominatif (3 ex. : *tita*, *titula*, *antuce* en **13**, **19**, **10**) soit au génitif (2 ex. : *kailes*, *uinias* en **3** et **7**);

Huit inscriptions préfèrent indiquer le seul gentilice : six d'entre elles le mettent au nominatif (*klavtie*, *sitele*, *curicne*, *uvi*, *vipini* x 2), deux au génitif (car nous considérons que *klutius*, en **4**, est bien un génitif étrusque, et non un nominatif à la latine).

L'emploi d'un nom unique est, bien que la nature de ce nom puisse varier, très largement préféré au nom double, pourtant nettement plus fréquent ailleurs en Étrurie à cette époque. En effet, seules trois inscriptions proposent une formule bimembre, d'ailleurs souvent « anormale » ou « hors norme », si l'on se réfère aux pratiques continentales : l'inscription **9**, normalisée par les *ET* qui proposent la lecture *ramta hepn(ei)*, présente, si l'on en croit la leçon Heurgon, la séquence *ramta hepn(a)* (avec *n* et *a* ligaturés); elle est toutefois la seule formule bimembre assimilable au formulaire 'PN+G au nominatif', qui est la formule onomastique standard ou non marquée des hommes et des femmes étrusques; les deux autres formules onomastiques bimembres d'Aléria sont, elles, d'interprétation encore plus délicate :

**7** *uinia caθrnies*

Le dernier segment de l'inscription se compose d'un nom individuel féminin – nous adhérons au rapprochement fait par J. Heurgon avec le graffite grec οἰνι de la même nécropole<sup>40</sup>; *uinia*, qui peut être la transcription exacte de cette base onomastique grecque, pourrait ainsi désigner une descendante du οἰνι de la t. 90 – suivi d'un nom supplémentaire, *caθrnies*. Ce dernier, fléchi au génitif masculin, n'est sans doute pas le gentilice du personnage, mais un membre indirect de sa formule onomastique : soit le nom du patron, mais cela est peu probable, car l'inscription onomastique est de toute évidence le fait, à Aléria, des couches dominantes, soit, plus probablement, le nom du mari de *uinia*; que *caθrnies* est en relation de subordination par rapport à *uinia* est, dans tous les cas, confirmé par l'inscription **8**, *mi uiniaś caθrniśla* : l'articulation nous prouve qu'on a affaire à une « Uinia, celle de [*i.e.* épouse de?] Caθrnie ».

**20** *ramθa f[- - - -]l*

Cette formule est elle aussi « hors norme », puisque ce qui doit être un gentilice est fléchi au génitif féminin, ce qui rend l'interprétation proposée par J. Heurgon d'en faire le matronyme du personnage<sup>41</sup> fort vraisemblable. En tout état de cause, on a affaire à un formulaire onomastique tout à fait insolite au regard des normes onomastiques et épigraphiques en vigueur sur la Péninsule.

38. Cristofani 1976.

39. Les formulaires parlants ont été examinés séparément.

40. J. Heurgon, dans *Aléria I*, p. 561.41. J. Heurgon, dans *Aléria II*, n. 127, p. 336.

### Formulaires « parlants »

L'étude des formulaires parlants va dans le même sens : les inscriptions parlantes d'Aléria, au nombre de six, privilégient elles aussi très nettement les formules onomastiques monomembres. Cinq d'entre elles comportent un nom unique, qui apparaît, dans trois cas, au génitif, comme la grammaire l'impose, mais dans deux cas au nominatif, ce qui est plus étonnant. Il s'agit des inscriptions

#### 7 *mi cuprei*

On notera d'ailleurs que la base onomastique *cuprei* est attestée précisément à Populonia (*ET Po 2.32 cupriaś* sur un plat *Genucilia* de la fin du IV<sup>e</sup> siècle)<sup>42</sup>.

#### 12 *mi nelaiu*

La correction proposée par les *ET* (*nelaiu(s)*) est superflue, puisque le formulaire au nominatif est par ailleurs attesté à Aléria.

Nous ne nous prononcerons pas sur l'origine et la fonction du formulaire – difficile à justifier du point de vue logique – '*mi* + NP<sub>nom.</sub>', débat dont les enjeux ont été clairement délimités par L. Agostiniani<sup>43</sup>; en revanche, il convient de souligner combien ce formulaire, extrêmement minoritaire en Étrurie, est bien représenté à Aléria – ce qui peut être le signe d'une imparfaite alphabétisation des auteurs de ces graffites. On ajoutera également que leur diffusion est relativement tardive (on n'en a pas d'attestation au V<sup>e</sup> siècle), alors même qu'en Étrurie continentale la diffusion maximale de ces formulaires a lieu à l'époque archaïque.

Deux autres inscriptions du corpus contenant un formulaire parlant méritent en outre un commentaire.

#### 17-18 *hevl anaies mi*

Texte reporté, à un signe d'interponction près, sur deux vases de deux tombes différentes (dans la t. 10, qui est une tombe à incinération du III<sup>e</sup> s., et dans le *dromos* de la t. 177, vaste tombe à chambre qui contenait cinq dépositions s'échelonnant des années 325 aux années 275). Ce formulaire est remarquable : 1) d'abord en raison de la postposition du pronom *mi* et du choix d'une variante formulaire minoritaire, quoique bien attestée; nous ferons remarquer d'ailleurs qu'elle est attestée précisément dans les zones d'expansions historiques de l'Étrurie, à savoir la Campanie et la zone émilienne<sup>44</sup>; 2) ensuite par la présence de la séquence *hevl anaies*, dans l'interprétation de laquelle il nous semble impossible de suivre J. Heurgon. Ce dernier en faisait une formule onomastique bimembre (PN+G), mais la morphologie et la distribution de *hevl*, qui est le génitif du mot *heva*, dont on connaît trois formes, attestées par une demi-douzaine d'inscriptions<sup>45</sup>, empêchent d'en faire un prénom. Nous renvoyons à une étude à paraître pour le faisceau de raisons – à la fois syntaxiques, morphologiques et sémantiques – qui nous pousse, sur la base d'une étude combinatoire de ce terme, à faire de *heva* un quantifiant lié au sème de la « pluralité »<sup>46</sup> : dès lors, les possibilités sont ouvertes et multiples, on penchera pour les sens de « tout(e), tous » (bien que ce rôle soit déjà occupé par *cepen*, comme l'a récemment montré I.-X. Adiego)<sup>47</sup> ou « chaque », mais encore « deux » (lat. *duo*, *uterque*, *ambō*) ou « plusieurs », sans que l'on puisse exclure, bien entendu, d'autres solutions (théoriquement aussi bien « nul, aucun » que « beaucoup de » ou autre). En tout état de cause, si l'on opte pour l'hypothèse « tout(e), tous / chaque », il ne faut pas

42. Maggiani 1992, p. 188.

43. Agostiniani 1982, p. 179-187.

44. Cf. Agostiniani, *op. cit.*, p. 176 et 185.

45. Cf., outre cette double inscription d'Aléria, *ET AS* 1.99, Cl 1.1145, Co 1.6, AV 4.1 et OA 0.6. On peut éventuellement

voir dans la séquence *hevl* (*REE*, 69, 2003, n. 64, p. 333; Volterra) une forme archaïque de ce lexème.

46. van Heems, à paraître.

47. Adiego 2006.

considérer la coprésence de plusieurs quantifiants de la totalité dans la même langue comme un obstacle : il suffit de penser à l'abondance de synonymes pour exprimer cette notion dans une langue comme le latin (*omnes, uniuersi, cuncti, ceteri...*).

Dans ces conditions, si l'on est en droit de traduire l'inscription ET AS 1.99 *heva. marc/niθur / pupeinal* par «toutes les personnes [ou : les deux personnes, etc.] répondant au nom *marcni pupeinal* (c'est-à-dire Marcni (fils/fille) de Pupeinei) ou ET Cl 1.1145 *philunice : lautni : heul : alfnis* : par «Philunice affranchi de tous les [ou : des deux, etc.] Alfni»<sup>48</sup>, alors l'inscription d'Aléria doit signifier «j'appartiens à tous les Anaie [ou aux deux Anaie, ou à chaque Anaie, etc.]». Le texte préciserait ainsi qu'il s'agit de deux «offrandes collectives» déposées lors d'hommages rendus à tous les défunts de la tombe (et donc qu'on a affaire à des tombes gentilices). On peut se demander si cet étrange formulaire n'est pas lié au fait qu'une même famille ait plusieurs tombes dans la nécropole : on notera que la coïncidence, qui veut que le terme *heva*, d'après sa distribution, puisse renvoyer au duel, et que l'inscription d'Aléria soit répétée deux fois et présente dans deux tombes de la nécropole, n'est peut-être pas fortuite.

Pour récapituler, à Aléria, prédomine très largement l'emploi du nom unique. Les interprétations de ce phénomène ont été nombreuses : pour J. Heurgon, l'emploi du nom unique s'expliquait par le fait que la communauté «coloniale» d'Aléria, peu nombreuse, n'avait pas besoin d'un système onomastique très discriminant (d'autant que les personnes maîtrisant la lecture et l'écriture devaient être assez peu nombreuses), et n'utilisait l'écriture que pour une communication «en circuit fermé»<sup>49</sup>. On trouvera toutefois étonnant que ce système ait pu durer si longtemps en restant globalement inchangé. Une autre hypothèse, qui pourra alors sembler plus satisfaisante, est que cet emploi du nom unique soit lié au statut social des «colons» d'Aléria. De ce point de vue, on rappellera que ce système onomastique à nom unique n'est pas isolé dans le monde étrusque, mais qu'il est au contraire bien attesté dans ses marges occidentales : à Pech Maho, comme l'a fait remarquer M. Cristofani<sup>50</sup>, où les personnages mentionnés sur le fameux plomb semblent être désignés par leur seul prénom, *venel, utavu*, mais aussi à Populonia ou dans l'ἐμπόριον de Gênes aux mêmes époques. M. Cristofani, suivi par d'autres, parle à ce propos de communauté de colons privés de gentilice et dénués de filiation, deux éléments onomastiques pourtant fondamentaux de la nomenclature étrusque, précisément parce qu'ils sont sans ascendance et sans lignage<sup>51</sup>. Mais on pourrait aussi penser à une adaptation dans ces milieux bilingues (et le texte bilingue de Pech Maho, même si la face grecque n'est pas une traduction de la face étrusque, est lui aussi un texte issu de ces milieux bi- ou plurilingues), de l'étrusque aux pratiques onomastiques non étrusques (grecques, gauloises, ligures), qui ont cours dans la région et qui se distinguent par l'emploi du nom individuel. Car certains de ces «colons» portent de toute évidence, à Aléria, ce qui s'apparente de près à un gentilice, et ce dès la naissance de l'établissement étrusque : l'exemple emblématique en est, au V<sup>e</sup> siècle, le fameux *klavtie* de la t. 85 (3). Il devra s'agir d'un client de la *gens* céretaine ou romaine ou d'un de ses dépendants défendant les intérêts insulaires et commerciaux de la famille : peut-être alors l'absence de prénom et de formulaire bimembre a-t-elle précisément pour fonction de marquer ce lien de subordination. Plus d'un siècle plus tard, le graffiti 4 *klutius* atteste la «survie» de cette famille ou de ses représentants à Aléria, et trahit l'importance de la composante romaine dans la population de la colonie. La fréquence, voire l'emploi exclusif d'une formule onomastique monomembre serait ainsi un autre trait définitoire de cet étrusque d'outre-mer, caractérisé sur le versant graphique, comme on a vu, par une simplification des usages «continentaux»; ces interventions de simplification (onomastique et graphique) s'expliquent, sinon par une fonction véhiculaire qu'aurait pu avoir l'étrusque dans ces régions, tout au moins par une situation de contacts entre communautés alloglottes, à Aléria comme sur tout le pourtour méditerranéen, de Gênes à la Catalogne.

48. Sur le détail des interprétations, voir l'article cité précédemment. On fera remarquer que cette dernière inscription présente l'intérêt de présenter l'emploi conjoint de gén. *hevl* et d'un gentilice au gén. non marqué du point de vue du nombre (*alfnis*), tout comme dans notre double inscription d'Aléria.

49. Cf. Cristofani 1976, p. 96-97 et 131, et l'intervention de J. Heurgon à la suite de cette communication, *op. cit.*, p. 125.

50. Cristofani 1996, p. 85-86.

51. Cristofani 1976, p. 97; voir également Ambrosini 2007, p. 377.

## CONCLUSION

Le cas d'Aléria, quoiqu'intéressant à plus d'un titre, apparaîtra certainement comme décevant principalement en raison du faible nombre d'inscriptions, qui rend toute conclusion nécessairement partielle et obère inévitablement sa portée. Mais cette déception est également due aux difficultés inhérentes à l'application de principes et méthodes élaborés à partir et en vue des langues modernes à des langues anciennes à corpus clos. Il reste toutefois que l'on est en mesure de tirer quelques conclusions, pour certaines négatives, qui ne sont pas dénuées d'intérêt pour notre réflexion.

Du point de vue de la normalisation linguistique, comme on peut s'y attendre, on n'observe pas de phénomènes de dialectalisation propres à Aléria, pas plus que l'on ne distingue de formes linguistiques propres à la colonie. Cela ne devra pas nous étonner : la vie de l'établissement est trop brève et ses habitants sont trop en contact avec les Étrusques du continent – quelles que soient les cités concernées – pour que puisse se développer une langue locale. Quelques indices laissent croire, toutefois, que l'étrusque, langue sans doute majoritaire à Aléria, a pu servir de langue véhiculaire à toutes les « communautés » ethniques en présence; on a là une situation favorable à l'émergence de sabirs et à l'apparition de phénomènes de créolisation, dont on ne trouve, évidemment, aucune trace tangible, à cause du petit nombre et de la haute sélectivité de nos inscriptions.

En revanche, du point de vue de la normalisation des pratiques scripturaires, on notera qu'Aléria participe d'une dynamique commune à d'autres centres engagés dans le commerce avec l'occident (Populonia, Gênes, établissements de la Gaule méridionale). En ce sens, on observe une dynamique propre et une très nette indépendance vis-à-vis des normes onomastiques et des codifications formulaires qui régissent la production épigraphique des cités péninsulaires. En ce sens, donc, notre enquête n'a peut-être pas été totalement vaine.

## Références épigraphiques

*Graffites étrusques d'Aléria à contenu linguistique «élaboré»*

1. [ET Cs 2.1; petit *skyphos* à f.n. de la t. 91; ca. 475 av. J.-C.]

leçon Heurgon : *seθnliia*

leçon ET : *ceθnaia*

2. [ET Cs 2.3; fr. de coupe att. à f.r. de la t. 98; entre 450 et 425 av. J.-C.]

*kailes*

3. [ET Cs 2.4; fond d'une *kylix* à f.r. de la t. 85; ca. 425 av. J.-C.]

*klavtie*

4. [ET Cs 2.5; cratère en cloche à f.r. de la t. 129; support daté des années 350-325, mais graffite des années 275-250]

*klutius*

5. [ET Cs 2.6; épaupe d'amphore de type gréco-italique de la t. 67; ca. 350-320 av. J.-C.]

*sitele*

6. [ET Cs 2.7; *skyphos* à palmette de la t. 33; début du III<sup>e</sup> s. av. J.-C.]

lecture Heurgon : *m.iatipua.i* [> *mi. atipual* (?)]

lecture ET : *mi atinial*

7. [ET Cs 2.8; *kylix* protocampanienne de la t. 52; début du III<sup>e</sup> s. av. J.-C.]

*uinias / mi cuprei / uinia caθrnies*

8. [ET Cs 2.9; coupe campanienne de la t. 52; début du III<sup>e</sup> s. av. J.-C.]  
*mi uiniaś caθrniśla*
9. [ET Cs 2.10; coupe campanienne de la t. 53; début du III<sup>e</sup> s. av. J.-C.]  
lecture Heurgon : *ramta hepna*  
lecture ET : *ramta hepη(ei)*
10. [ET Cs 2.11; skyphos à palmette de la t. 53; début du III<sup>e</sup> s. av. J.-C.]  
*antuce*
11. [ET Cs 2.15; plat à tige du type Genucilia de la t. 53; début du III<sup>e</sup> s. av. J.-C.]  
*uvi*
12. [ET Cs 2.12; plat à tige du type Genucilia de la t. 86; début du III<sup>e</sup> s. av. J.-C.]  
*mi / : nelaiu*
13. [ET Cs 2.13; coupe campanienne de la t. 86; début du III<sup>e</sup> s. av. J.-C.]  
*tita*
14. [ET Cs 2.14; plat à tige du type Genucilia de la t. 88; début du III<sup>e</sup> s. av. J.-C.]  
*curicne*
15. [ET Cs 2.16; bol à v.n. de la t. 174; ca. 300]  
*[vi]pini*
16. [ET Cs 2.17; bol à v.n. de la t. 174; ca. 300-275]  
*vipi[ni]*
17. [ET Cs 2.18; coupe non vernie de la t. 10; deuxième quart du III<sup>e</sup> s. av. J.-C.]  
*hevl : anaieś : mi*
18. [ET Cs 2.19; plat non verni de la t. 177; dépositions entre 325 et 275]  
*hevl : anaieś mi*
19. [ET Cs 2.20; coupe campanienne de la t. 5]  
*titula*
20. [ET Cs 2.21; skyphos att. à v.n. de la t. 142; ca. 430]  
*ramθa f[- - - -]l*
21. [ET Cs 2.22; les ET présentent le graffite comme faisant partie d'Aléria II, mais il est absent de la publication; pas de précision sur le support (*vas*) ni sur la datation (*rec*)]  
*velu[ś -?-]*
22. [ET Cs 0.1; coupe campanienne de la t. 63; début du III<sup>e</sup> s. av. J.-C.]  
*esle*
23. [ET Cs 0.2; plat à tige du type Genucilia de la t. 88; t. datée vers 310-275]  
*Λ // vie*
24. [Aléria II, 156; coupelle à v.n. de la t. 129; ca. 300]  
*clu*
25. [Aléria II, 157; coupelle non vernie de la t. 129; ca. 300]  
*clu*
26. [Aléria II, 210; coupelle non vernie de la t. 177; ca. 300-275]  
*clu*

## Bibliographie

- Adiego 2006 = I.-X. Adiego, *Etrusco marunuxva cepen*, dans *Studi Etruschi*, 72, 2006, p. 199-214.
- Agostiniani 1982 = L. Agostiniani, *Le «Iscrizioni parlanti» dell'Italia antica*, Florence, 1982.
- Aléria I* = J. et L. Jehasse, *La Nécropole préromaine d'Aléria*, Paris, 1973.
- Aléria II* = J. et L. Jehasse, *Aléria. Nouvelles données de la nécropole*, 2 vol., Lyon, 2001.
- Ambrosini 2007 = L. Ambrosini, *La ceramica etrusca e falisca a figure rosse da Aleria*, dans *Etruschi, Greci, Fenici e Cartaginesi nel Mediterraneo centrale, Annali della fondazione per il Museo «Claudio Faina»*, 14, 2007, p. 365-403.
- Bats 2011 = M. Bats, *Emmêlements de langues et de systèmes graphiques en Gaule méridionale (VI<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> s. av. J.-C.)*, dans E. Luján et C. Ruiz-Darasse (éd.), *Contacts linguistiques dans l'Occident méditerranéen antique*, Madrid, 2011, p. 197-226.
- Benelli 2007 = E. Benelli, *Iscrizioni etrusche, leggerle e capirle*, Ancône, 2007.
- Briquel 2006 = D. Briquel, *Rapporti tra Etruschi e Africa del Nord : uno sconosciuto documento epigrafico*, dans *Gli Etruschi e il Mediterraneo : commerci e politica, Annali della fondazione per il Museo «Claudio Faina»*, 13, 2006, p. 59-92.
- Colonna 1973 = G. Colonna, *La scoperta di Aleria etrusca* [= recension de *Aléria I*], dans *Studi Etruschi*, 41, 1973, p. 566-572.
- Colonna 2004 = G. Colonna, *Scrittura e onomastica*, dans *Gênes 2004*, p. 299-307.
- Colonna 2006 = G. Colonna, *A proposito della presenza etrusca nella Gallia meridionale*, dans *Marseille 2002*, p. 657-678.
- Cristofani 1976 = M. Cristofani, *Il sistema onomastico*, dans *L'etrusco arcaico, Actes du colloque* (Florence, 1974), Florence, 1976, p. 92-134.
- Cristofani 1981 = M. Cristofani, *Geografia del popolamento e storia economico-sociale nell'Etruria mineraria*, dans A. Neppi Modona (éd.), *L'Etruria mineraria, Atti del XII Convegno di Studi etruschi ed italici* (Florence-Populonia-Piombino, 1979), Florence, 1981, p. 429-452.
- Cristofani 1993 = M. Cristofani, *Il testo di Pech-Maho, Aleria e i traffici del V secolo a.C.*, dans *MEFRA*, 105, 1993, p. 833-845.
- Cristofani 1996 = M. Cristofani, *La «lettera» di Pech Maho, Aleria e i traffici del V secolo a.C.*, dans M. Cristofani, *Etruschi e altre genti nell'Italia preromana, mobilità in età arcaica*, Rome, 1996, p. 83-96.
- Dakhliia 2008 = J. Dakhliia, *Lingua franca, histoire d'une langue métisse en Méditerranée*, Paris, 2008.
- de Hoz 1993 = J. de Hoz, *La lengua e la escritura ibéricas, y la lengua de los Iberos*, dans J. Untermann et F. Villar (éds.), *Lengua y cultura en la Hispania prerromana*, Salamanca, 1993, p. 635-666.
- de Hoz 2011 = J. de Hoz, *Las funciones de la lengua ibérica como lengua vehicular*, dans E. Luján et C. Ruiz-Darasse (éds.), *Contacts linguistiques dans l'Occident méditerranéen antique*, Madrid, 2011, p. 27-64.
- Giannattasio 2007 = B. M. Giannattasio, *I Liguri e la Liguria*, Milan, 2007.
- Gli Etruschi de Genova ad Ampurias 2002* = *Gli Etruschi da Genova ad Ampurias, Atti del XXIV Convegno di Studi Etruschi ed Italici* (Marseille-Lattes, 2002), Pise-Rome, 2006.
- Gran-Aymerich – Jehasse 2006 = J. Gran-Aymerich et O. Jehasse, *Les îles du monde étrusque : le cas de la Corse et Alaliè*, dans *Mediterranea*, 3, 2006, p. 141-171.
- I Liguri 2004* = R. C. de Marinis et G. Spadea, *I Liguri. Un antico popolo europeo tra Alpi e Mediterraneo*, Catalogue de l'exposition (Gênes, 2004), Milan, 2004.
- Les Étrusques en France 2003* = Chr. Landes (éd.), *Les Étrusques en France, archéologie et collections*, Catalogue de l'exposition, Lattes, 2003.
- Maggiani 1992 = A. Maggiani, *Le iscrizioni di età tardo classica ed ellenistica*, dans A. Romualdi (éd.), *Populonia in età ellenistica. I materiali dalle necropoli, Atti del seminario* (Florence, 1986), Florence, 1992, p. 179-192.
- Maggiani 2006 = A. Maggiani, *Rotte e tappe nel Tirreno settentrionale*, dans *Marseille 2002*, p. 435-453.
- Manessy 1995 = G. Manessy, *Créoles, pidgins, variétés véhiculaires. Procès et genèse*, Paris, 1995.
- Melli 2006 = P. Melli, *L'emporio di Genova. Riflessioni e problemi aperti alla luce dei nuovi ritrovamenti*, dans *Marseille 2002*, p. 609-637.
- Morel 2006 = J.-P. Morel, *Les Étrusques en Méditerranée nord-occidentale : résultats et tendances des recherches récentes*, dans *Marseille 2002*, p. 23-45.
- Sassatelli 1994 = G. Sassatelli (éd.), *Iscrizioni e graffiti della città etrusca di Marzabotto*, Bologne, 1994.

Torelli 1999 = M. Torelli, Appius alce. *La gemma fiorentina con rito saliare e la presenza dei Claudii in Etruria*, dans *Studi Etruschi*, 63, 1997, p. 227-255.

van Heems 2009 = G. van Heems, *Régler l'usage linguistique. Réflexions préliminaires sur l'apport de la linguistique générale aux recherches sur l'étrusque et les langues de l'Italie préromaine*, dans *MEFRA*, 121, 2009, p. 5-20.

van Heems, à paraître = G. van Heems, *étr. heva*, à paraître.